

Extrait du Rhuthmos

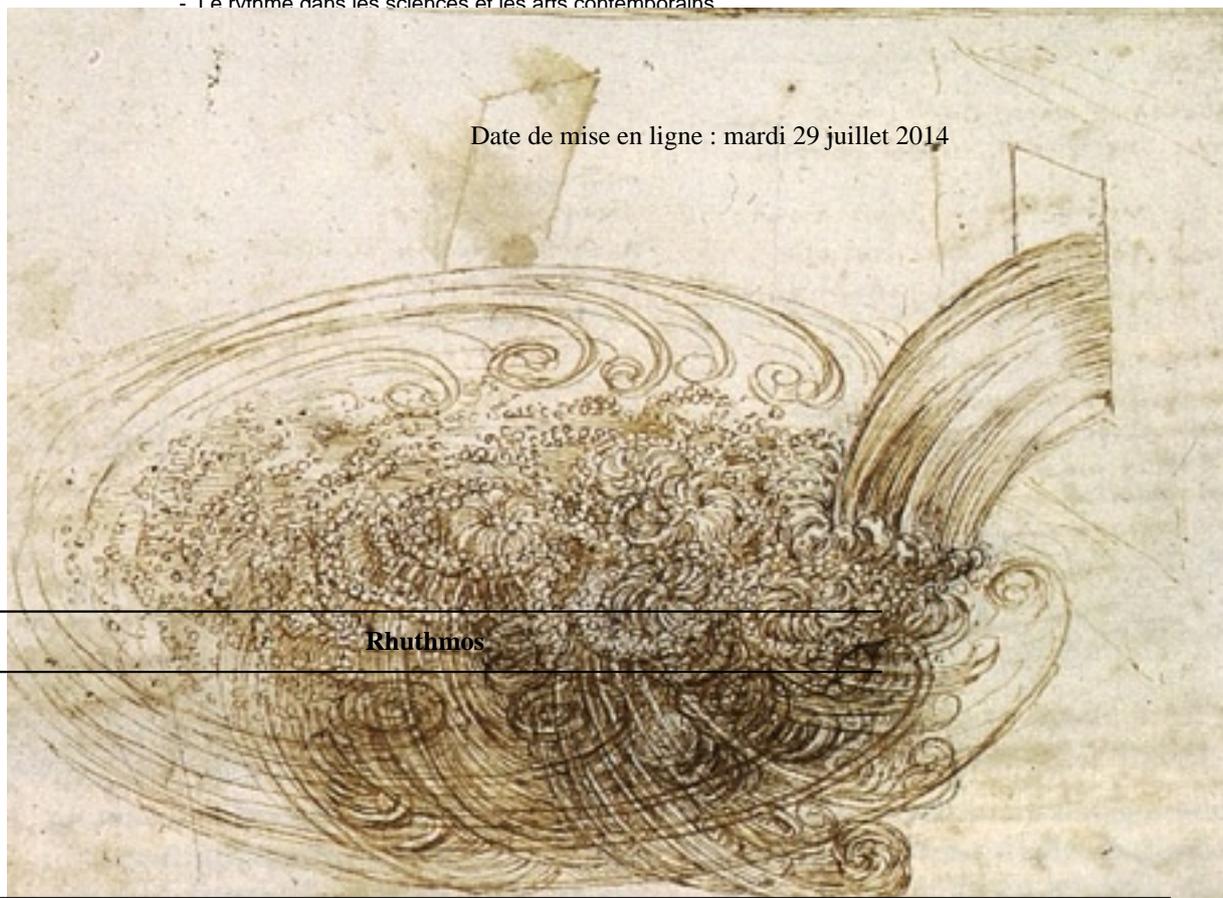
<http://rhuthmos.eu/spip.php?article1268>

Vers une autre raison rythmologique ? - Les rythmes de la pensée discursive

- Recherches

- Le rythme dans les sciences et les arts contemporains

Date de mise en ligne : mardi 29 juillet 2014



Rhuthmos

Ce texte est la suite d'une réflexion présentée [ici](#).

La deuxième façon dont Diderot redéfinit ce qu'est pour la pensée une manière rationnelle de fluer apparaît à travers le mode d'exposition et de reconstruction des connaissances qu'il met au point dans l'*Encyclopédie*. On sait qu'à l'aspect arbitraire de la distribution des connaissances selon un ordre alphabétique, lié au choix de la forme dictionnaire, s'ajoute un système de renvois d'article en article, qui vient en quelque sorte tisser ou retisser des liens entre les choses qui y sont distribuées. Or, la généralisation de ces renvois est souvent présentée comme un simple moyen de détourner la censure religieuse ou politique. La dispersion dans différents textes d'affirmations, dont le sens ultime serait laissé à l'intelligence reconstructrice du lecteur, permettrait d'atténuer les risques que pourraient entraîner des discours plus explicitement charpentés. La prudence est à l'évidence l'une des raisons de ce mode d'exposition qui constitue une véritable stratégie de communication. Pourtant, une autre dimension, plus profonde, touchant à la définition même de la raison, semble aussi en cause, dimension qui apparaît lorsqu'on le compare, là encore, à ceux choisis par Spinoza et par Leibniz.

L'usage des renvois pourrait sembler à première vue à l'exact opposé de l'ordre démonstratif spinozien : alors que celui-ci associerait les raisons au sein de raisonnement enchaînant l'esprit du lecteur à leur ordre, et l'obligeant en quelque sorte à progresser vers l'intuition définitive de la liberté humaine, celui-là le laisserait entièrement libre de ses mouvements, ou, comme on dit aujourd'hui, à butiner de-ci de-là. Pendant que l'un imposerait un patron unique et linéaire destiné à enseigner à être libre, mais auquel tout le monde devrait se plier, l'autre multiplierait les possibilités de parcours, augmenterait les capacités inventives et individualiserait la communication des connaissances.

Le système encyclopédique d'exposition des connaissances paraît à cet égard beaucoup plus proche de la multiplication des points de vue pratiquée et théorisée par Leibniz. Le système des renvois entre articles signés par des personnes différentes, mais aussi l'intervention d'auteurs multiples à l'intérieur d'une même entrée, semblent présupposer une conception affine à l'idée leibnizienne selon laquelle il serait nécessaire de multiplier les points de vue pour comprendre aussi bien la création divine dans son ensemble que chacune de ses parties dans son être propre. On a ainsi soutenu que l'*Encyclopédie* constituerait une immense machine leibnizienne d'entr'expressions. Celui-ci n'avait-il pas du reste déjà un projet d'encyclopédie loué par Diderot lui-même [1] ?

Certains commentateurs d'obédience derridienne sont même allés plus loin. En fabriquant une machine fondée sur les renvois non seulement de mots en mots, comme tout dictionnaire, mais aussi d'articles en articles, ce qui lui est propre, l'*Encyclopédie* installerait, au milieu même de son entreprise d'exposition générale et ordonnée des savoirs, un processus de *différance*, c'est-à-dire à la fois de différenciation et de différement, qui ferait chasser et fuir le sens de toutes parts, subvertirait le projet taxinomique et disciplinaire de nommer, classer et maîtriser la totalité des choses connues. Le système d'indexation constituerait en quelque sorte une anticipation pratique de la philosophie déconstructionniste et de l'émancipation que celle-ci serait censée assurer à ses adeptes. Il serait, en tout cas, l'un des instruments principaux de la remise en question de la présence intuitive comme critère de vérité.

Aucune de ces interprétations ne semble totalement convaincante. Tout d'abord, la conception de la raison impliquée dans les parcours sinueux et proliférants comme les branches d'un arbre propres à l'*Encyclopédie* est moins éloignée qu'on ne pourrait le penser de celle qui est en jeu dans l'exposition *more geometrico* de l'*Éthique*. Nous avons vu que, si la saisie intuitive du vrai reste pour Spinoza le modèle ultime, la réduction du système des raisons à une structure rationnelle susceptible d'être entièrement saisie d'un point de vue surplombant, dans une intuition claire et distincte, à la fois de sa totalité et de ses articulations, est probablement un artefact d'une critique universitaire encore très cartésienne. Outre que l'organisation spinozienne des raisons se développe dans l'*Éthique*, comme l'a fait remarquer Deleuze, de deux *manières* très différentes, caractérisées en particulier par des *vitesses* différentes - les propositions et les scolies -, sa manière théorique elle-même comprend bien des bifurcations, des

détours et des reprises, bref des entrelacs subtils qui ont été bien mis en évidence par Matheron. Comme tout lecteur de l'*Éthique* en a fait l'expérience, sa lecture relève beaucoup plus d'une pérégrination aventureuse couvrant peu à peu une contrée inconnue que d'un trajet simple partant des principes premiers et aboutissant, à la suite d'un certain nombre d'étapes enchaînées linéairement, à une vision globale, unitaire et définitive. Par ailleurs, comme le prouvent du reste la profusion des commentaires auxquels elle a donné lieu depuis sa publication, son organisation sur le mode mathématique ne doit pas cacher l'infini du sens potentiel qu'elle contient et qui fait qu'elle reste et restera toujours une source de nouveaux sens. Il y a une liberté du lecteur et une puissance propre au texte spinozien qui sont l'une et l'autre souvent ignorées.

Ensuite, l'évidence d'une proximité étroite du système encyclopédique avec le mode de pensée leibnizien n'est pas moins discutable que celle de son opposition stricte à la manière spinozienne. Si on l'observe avec attention, la pratique des encyclopédistes français ne paraît pas si perspectiviste qu'elle en a l'air au premier abord. Deleuze fait remarquer qu'il y a chez Leibniz une généralisation, presque une absolutisation de l'idée de renvoi ou d'expression. Tout élément reflète sans cesse la totalité de l'univers qui s'y exprime et vice versa. Or, même s'il utilise souvent l'argument de l'interaction constante de toutes les choses de l'univers pour modérer le penchant dogmatique de l'intellect, Diderot, en tout cas dans l'*Encyclopédie*, semble plus proche, de ce point de vue, de la conception épuratrice de l'expression soutenue par Spinoza. Il est possible, à condition de pratiquer avec précaution et rigueur, de réduire les entrelacs expressifs à des lignes de force principales, aux divisions du savoir selon les facultés humaines, en premier lieu, mais aussi aux sections indiquées par les sous-titres, qui organisent les articles eux-mêmes et que l'on retrouve dans la plupart d'entre eux, enfin aux particularités propres à chaque objet [2]. À l'inverse, il est possible, à condition de travailler collectivement, de remonter du fourmillement des objets vers leurs divers regroupements et, finalement, de « former un tableau général des efforts de l'esprit humain dans tous les genres et dans tous les siècles ; de présenter ces objets avec clarté ; de donner à chacun d'eux l'étendue convenable » [3].

Enfin, si la multiplicité des cheminements possibles, les rebonds, les détours et les retours en arrière potentiels permis par le système de renvois, laissent une grande liberté au lecteur de l'*Encyclopédie*, s'ils favorisent sa créativité et lui permettent d'individualiser son apprentissage de la connaissance, ils sont bien loin de remettre en question le fonctionnement même de la connaissance scientifique, qui est au contraire sans cesse exaltée par les encyclopédistes et qui, du reste, ne peut se réduire à la taxinomie et au classement disciplinaire. Il est tout à fait possible de naviguer dans les différents volumes de l'*Encyclopédie*, de prendre des bifurcations qui éloignent du propos de départ, de croiser les cheminements, tout en *construisant* une représentation valide de la nature, c'est-à-dire en *progressant* dans sa connaissance. Et les raisons de ce fait sont en réalité assez simples. Tout d'abord, on comprend n'importe quelle notion que l'on rencontre dans un dictionnaire sans avoir besoin d'avoir à l'esprit sa définition, ni les définitions vers lesquelles celle-ci renvoie. La lecture d'un dictionnaire s'appuie sur une *capacité langagière* déjà acquise et non pas sur des connaissances lexicales obtenues grâce au dictionnaire lui-même. Ensuite, ces connaissances sont portées par des *discours* et non pas seulement par des *mots*, discours dont la cohérence globale s'impose à leurs parties et peut même parfois suppléer à l'absence de telle ou telle. Enfin, le renvoi d'un texte vers un autre ne produit pas un décalage ou une fissure dans le sens d'origine mais au contraire l'enrichit en le faisant apparaître sous un jour nouveau, qui superpose sa coloration au précédent, stimulant d'autant la capacité d'invention, de pressentiment et de conjecture, qui se trouve au cœur de la production de connaissance.

On pourrait d'ailleurs appliquer à la *différance* chez Derrida ce que Deleuze disait de l'expression chez Leibniz : elle constitue une idée brillante mais qui a le défaut d'être étendue à l'extrême. Elle est sans cesse à l'oeuvre et rien ne lui échappe ; elle constitue en quelque sorte la raison négative de toute réalité. C'est pourquoi, il convient de relativiser les effets de *prolifération*, de *dispersion* et de *différent du sens* induit par le système des renvois inauguré par l'*Encyclopédie*. Certes, ils existent mais lorsqu'on les pense seuls à l'oeuvre, on manque une part importante du réel. En fait, une telle réduction est le pendant, sur le plan du langage, du primat donné à l'existence au niveau anthropologique. Elle en a d'ailleurs la même origine heideggerienne - même si c'est le second Heidegger plutôt que le premier, croisé avec une définition structuraliste du langage se prévalant abusivement de Saussure [4] - et ne permet pas mieux que l'autre de rendre justice au fonctionnement de l'*Encyclopédie*.

L'organisation encyclopédique du savoir et son mode de circulation interne par renvois s'appuient, en réalité, sur la même puissance corporelle et langagière que nous avons déjà rencontrée plus haut. Comme la pensée intuitive et la pensée rationnelle dont elles font toutes deux partie, la pensée discursive implique la même anthropologie historique, dont l'historicité n'a rien à voir avec celle construite à partir de la notion de langue, que celle-ci soit considérée sur le modèle philologique traditionnel, comme chez Heidegger ou Gadamer, ou sur un modèle structural, pas moins obsolète, comme chez Derrida. C'est cette anthropologie radicalement historique, fondée sur le corps et le langage définis comme activités maniérées, qui donne son autonomie épistémologique à la pensée discursive.

À suivre...

[1] *Prospectus* (1, 212) : « Jusqu'ici personne n'avait conçu un ouvrage aussi grand ; ou du moins personne ne l'avait exécuté. Leibniz, de tous les savants le plus capable d'en sentir les difficultés, désirait qu'on les surmontât. »

[2] Article « ENCYCLOPEDIE » (I, 399) : « Ce qu'on observera communément et sans inconvénient, c'est de débiter par l'acception simple et grammaticale ; de tracer sous l'acception grammaticale un petit tableau en raccourci de l'article en entier ; d'y présenter en exemples autant de phrases différentes qu'il y a d'acceptions différentes [...] alors on verra presque toujours la logique succéder à la grammaire, la métaphysique à la logique, la théologie à la métaphysique, la morale à la théologie, la jurisprudence à la morale, etc. ; malgré la diversité des acceptions, chaque article traité de cette manière formera un ensemble ; et malgré cette unité commune à tous les articles, il n'y aura ni trop d'uniformité, ni monotonie. »

[3] *Prospectus* (1, 212)

[4] Sur le langage chez Heidegger, P. Michon, *Poétique d'une anti-anthropologie. L'herméneutique de Gadamer*, Paris, Vrin, 2000. Sur le contresens commis sur Saussure, P. Michon, *Fragments d'inconnu. Pour une histoire du sujet*, Paris, Le Cerf, 2010.